

PEINTURE ET SOCIETE A NICE DE 1860 A 1914

Françoise DEHON-POITOU

Résumé d'un mémoire de maîtrise préparé sous la direction de MM. Alain Ruggiero et
Christian Loubet et soutenu à la Faculté des Lettres de Nice

L'année 1860 marque un tournant dans la vie du comté de Nice qui devient un nouveau département français. De 1860 à 1914, la société et la peinture niçoises sont en pleine évolution. Nous distinguerons deux périodes :

- De 1860 à 1880, le développement de Nice est important mais se fait dans une certaine continuité pour la société comme pour les peintres niçois, seul Félix Ziem fait la transition avec la période suivante.

- De 1880 à 1914, on constate un essor spectaculaire de la population et des changements profonds sur les plans politique, économique, social et culturel comme pour l'art pictural.

Face aux pourparlers d'annexion deux partis s'affrontent : pour la France¹, l'action est menée par le journal *l'Avenir des Alpes-Maritimes* dont le bailleur de fonds est Auguste Carlone qui le dirige avec Victor Juge, un ingénieur des mines. En faveur de l'Italie, on a les ennemis de Cavour, ainsi Garibaldi né à Nice et l'ancien ministre de l'intérieur sarde Rattazzi qui tient ses assises au café. Les journaux pro-italiens sont *Il Nizzardo* et surtout *La Gazette de Nice* dirigée par le chevalier d'Arson et Alphonse Karr. Figure haute en couleurs, de son vrai nom Léon Pillet, cet ancien directeur de l'Opéra de Paris, a dû émigrer à Nice suite à sa prise de position contre Napoléon lors du coup d'Etat du 2 décembre. Plus tardivement on aura encore le journal *Il Mensonghiera*.

Des manifestations se déroulent au théâtre Tiranty, pour la France et au théâtre Royal pour l'Italie, qui sont les deux lieux de rendez-vous de l'élite culturelle niçoise. Mais Alphonse Karr affirme que dans les deux camps, les adversaires ne dépassent pas 150 personnes. De fait, la société niçoise est dans son ensemble acquise à l'annexion, ce que confirme le plébiscite d'avril 1861 avec plus de 25 000 «oui» contre moins de 200 «non».

• L'évolution politique, économique, sociale et culturelle de 1860 à 1880

Le territoire du nouveau département des Alpes-Maritimes comprend le comté de Nice et l'arrondissement de Grasse, auxquels s'ajouteront par le traité du 2 février 1861, les territoires de Roquebrune et de Menton cédé par le prince de Monaco contre quatre millions. Il s'ensuit une remarquable expansion économique surtout pour Nice et la frange littorale, mais une migration de l'arrière pays vers les petites métropoles du littoral.

Le préfet du nouveau département est Denis Gavini de Campile. Habile, visionnaire, ce dernier obtient du gouvernement impérial les appuis financiers nécessaires, soit un crédit de cinquante millions de francs, pour convaincre les derniers réticents à la présence française en favorisant une politique de grands travaux et toutes les actions susceptibles d'affirmer la vocation touristique de Nice. Cette politique est menée de concert avec le maire François Malausséna et les autorités locales que le préfet soutient pleinement.

Conscient de l'action diplomatique que peut soutenir le préfet d'une ville telle que Nice où se côtoient les princes de Russie, d'Autriche, d'Allemagne, les diplomates et les financiers européens, Denis Gavini et son épouse favorisent les rencontres et multiplient les réceptions brillantes pour rehausser le prestige de la France.

L'opposition se réveille à Nice en 1869, les félibres tels Mistral déplorent la perte des traditions et luttent contre le progrès dont l'Empire se fait l'apôtre. Les Républicains profitent du régime plus libéral pour tenir des réunions publiques où ils s'expriment contre le gouvernement et pour lancer le journal *Le Phare du Littoral*. En 1869, ce journal reproduit les accusations portées contre Gavini et Malausséna dans un pamphlet intitulé «Les brouillards de Nice», la population commence à réagir négativement au préfet, au maire et à l'empire comme le prouveront les élections législatives, le plébiscite du 8 mai 1870 et les élections

¹ Latouche (Robert), *Histoire de Nice*, tome II, page 22.

municipales du 6 août 1870 qui voient une forte diminution du nombre des votants et un score très faible des élus.

La capitulation de Sedan, le 4 septembre 1870, cause une profonde émotion. La proclamation de la République qui a lieu le même jour entraîne des mouvements d'adhésion et dans la foulée des intrigues pro-italiennes dont l'un des protagonistes est Alfred Borriglione. Le journal *Il Mensonghiera* de François Guisol écrit en nissard, se fait le porte-parole des Garibaldiens, des pro-italiens et de tous ceux qui sont encore attachés à la maison de Savoie. Ils dénoncent les effets de la politique française : la suppression de la Cour d'Appel et des institutions universitaires, de la langue italienne dans l'enseignement et l'administration, la mise à l'écart des fonctionnaires royaux remplacés par des Corses ou des Français d'outre-Var peu diplomates, souvent même méprisants à l'égard de leurs administrés, les réglementations plus sévères qui frappent certaines professions.

Le député Lubonis parle des «bêtises françaises» : la langue et la législation française ont été trop vite imposées, mais il reconnaît que la France a apporté une impulsion aux travaux publics, des améliorations et des embellissements à la ville de Nice, une affluence de capitaux, la facilitation de la circulation, une augmentation du bien être matériel qui s'est élevé pour toutes les classes de la société.

Le 29 janvier 1871, est signée l'armistice entre la France et la Prusse. Cette période est mal vécue par les Niçois qui n'acceptent pas la République. Les touristes fuient, le chômage sévit pour tous ceux qui vivaient de l'affluence des étrangers. Les pro-italiens se font plus présents et le journal de Joseph André *Il pensiero de Nizza* entretient l'agitation.

Face à ces problèmes, le maire Auguste Raynaud et le préfet, le marquis de Villeneuve Bargamon mènent une politique d'apaisement. Ils favorisent le particularisme et la nomination de maires bonapartistes ou pro-italiens. Le préfet fait accorder des subventions au département, plaçant ainsi les séparatistes en porte à faux, car ils ne peuvent plus avancer l'idée d'une République rouge ou des mauvaises intentions de la France.

En 1874, à l'occasion d'un banquet pour la continuation de la ligne de chemin de fer Nice-Coni, le député Piccon souhaite le retour du comté à la maison de Savoie, créant ainsi un énorme scandale, mais il est sans lendemain ; le temps du séparatisme est passé, les Niçois veulent renouer avec le développement économique qui a précédé la guerre.

Le 6 janvier 1876, Alfred Borriglione, passé du séparatisme à l'acceptation de la République, est élu maire. Il sera jusqu'à la fin du siècle, l'homme fort des Alpes-Maritimes. Lors des élections législatives, la majorité des sièges est emportée par les Républicains ralliés à Gambetta puis à Jules Ferry.

Le développement économique est favorisé par la politique des grandes innovations qui facilitent un nouvel essor du tourisme et un afflux des richesses. L'un des premiers soucis de la nouvelle administration française est de promouvoir la langue. On rénove le lycée Impérial et on crée une école normale pour former des instituteurs capables d'enseigner le français.

D'autres décisions ont été prises très rapidement, le prolongement du chemin de fer de Toulon est déclaré d'utilité publique, le train parviendra à Nice en 1864. On adopte le projet d'une route Nice-Villefranche qui devient la Basse corniche prolongée jusqu'à Menton. Par ces travaux qui facilitent les échanges avec le reste de la France et aussi avec l'Italie, Nice se trouve désenclavée. On ouvre très rapidement après l'annexion, une succursale de la Banque de France. Ces décisions et le retour des touristes favorisent le développement économique.

Avant 1860, l'économie de Nice est dominée par l'agriculture avec l'exportation des olives, de l'huile et des agrumes, et ces exportations se font déjà essentiellement vers la France. Après 1860, le développement du tourisme provoque l'extension des cultures

vivrières, notamment sur les rives du Paillon et du Var. Grâce à Alphonse Karr, la floriculture connaît une forte expansion. L'olive est encore cultivée et on en exporte toujours l'huile.

On a aussi une industrie alimentaire qui produit pour la consommation locale des pâtes, de la bière, des fruits confits, des conserves, de la limonade.

Pour l'habillement, se développent des fabriques de confection, de couture, de broderie, de plume, de joaillerie, de chapeau, etc...

De nouveaux métiers naissent ou se développent, les Niçois se placent comme domestiques dans les hôtels, chez les nobles et les bourgeois, ou deviennent employés dans les commerces et chez les artisans.

L'urbanisation se fait galopante. Dans l'ancienne ville se trouvent les bâtiments officiels : la cathédrale, l'opéra, l'ancien palais du roi de Sardaigne devenu préfecture, le palais de justice.

Les Niçois habitent l'ancienne ville, dans la rue Saint-François-de-Paule, lieu de résidence de la bourgeoisie et de l'aristocratie, sur les terrasses, que découvre par hasard Théodore de Bainville en sortant de la librairie Visconti. D'autres quartiers sont aménagés. L'agglomération sort de ses limites anciennes et déborde très largement le plan régulateur décidé en 1858 par le Consiglio d'ornato.

De 1860 à 1880, l'habitat résidentiel de luxe s'étale sur la rue de France, le boulevard Carabacel, le boulevard Dubouchage, la Promenade et le flanc des collines ; à quelques centaines de mètres du rivage, on a de magnifiques jardins fleuris avec des villas enfouies dans la verdure.

Jusqu'en 1880, les touristes font des séjours de longue durée et se logent souvent en villa ou en appartement. Très tôt, sur la Côte d'Azur qui ne s'appelait pas encore ainsi, les propriétaires locaux «ont appris le métier d'écorcher l'Anglais». Possesseurs des terrains, ils les ont lotis pour y construire des villas ou des immeubles d'appartements à louer ou à vendre.

La vocation de l'architecture est sociale, il faut étonner et se montrer somptueux. On a des styles très différents, haussmanien bien sûr, mais aussi renaissance, gothique, italien, indien, musulman ou breton et on ne craint pas de les mélanger sur un même bâtiment.

Parmi ces villas quelques unes, plus spectaculaires ou plus remarquées du fait de la qualité de leurs hôtes, attirent l'attention. Ainsi, le château de Valrose qui fut construit par Von Derwies, magnat des chemins de fer russes, baron balte d'origine allemande et descendant des chevaliers teutoniques. Boudé par l'aristocratie russe, il lance un défi aux représentants de la Cour impériale qui logent sur la colline du Piol et a désiré une résidence hors du commun. En 1865-1867, l'architecte de Saint-Pétersbourg, Grim construit le grand château. A l'extérieur, c'est une forteresse, à l'intérieur règnent le luxe et le raffinement, le maître de maison a voulu et a su y faire montre d'un goût exquis, les fastes en sont dignes de Tsarkoï Sélo. De 1872 à 1873, l'architecte Makharof construit le petit château avec une salle de concert où l'on joue aussi des opéras, plus pittoresque et plus méridional, il est orné de jardins anglais et français complantés d'essences rares, d'une isba venue tout droit du pays, de ruines romaines. En 1881, l'architecte Biasini construit l'entrée monumentale sur Cimiez.

La villa «Les Palmiers» ; est située au quartier Sainte-Hélène. Elle comprend quatre grandes maisons de maître et plusieurs de fermier, un moulin à huile, un jardin d'hiver, une grande serre chaude, des parterres, des jardins arborés. Les aménagements réalisés par le propriétaire Ernest Gambart, sont spectaculaires, ainsi on refait la façade en marbre de Carrare, elle frappe d'étonnement et d'admiration les Niçois.

La somptueuse demeure construite en 1878 par la princesse ukrainienne Kotschoubey, est devenue par la suite le musée Chéret.

La conquête de l'eau est contemporaine du développement urbain avec le tourisme, la construction des villas et des grands hôtels qui accentuent les besoins. Le maire Malausséna est à l'origine des grands travaux réalisés dans ce domaine : en 1865, la Compagnie générale

des eaux de Paris pose des tuyaux de fonte et réalise le captage des eaux du Paillon et de la source de Sainte-Thecle.

La population change. La ville de Nice compte en 1861, 48 273 habitants et en 1880 presque 70 000, le nombre de touristes est de 4 500 en 1860 et de 25 000 en 1880. On constate une évolution des structures sociales. La classe populaire qui regroupe les paysans, les domestiques, les ouvriers voit ses effectifs augmenter, mais ceux du monde agricole diminuent car les paysans du haut pays viennent travailler à Nice l'hiver pour la saison et peu à peu s'y fixent. Les Piémontais, les Toscans vu les difficultés économiques de l'Italie viennent chercher du travail. Ils sont partout : employés chez les bourgeois ou dans les hôtels, ouvriers du bâtiment, des cultures vivrières ou du port. La domesticité augmente pour le service des touristes et de la bourgeoisie, cette domesticité est féminine à 85%.

Dans les milieux populaires, les nouveaux venus² tiennent une large place, les villes leur doivent une grande part de leur gain démographique. «L'étrangié» est d'abord l'immigré, celui qui n'est pas né sur place. Forte pourvoyeuse d'emplois, la ville draine toute une population de paysans de la montagne ou d'habitants de petits bourgs oubliés par le progrès qui viennent se placer à la ville, nombres d'Italiens se joignent à eux. Très nombreux, ils trouvent difficilement du travail et sont peu payés.

Les classes moyennes regroupent les commerçants, les artisans, les fonctionnaires et les employés. Ses effectifs augmentent et jouent un rôle de plus en plus important avec le développement des fonctions commerciales et administratives.

Au sommet de la hiérarchie sociale se situe une catégorie assez composite qui détient la plupart des leviers de commande, la bourgeoisie. Elle inclut les négociants, les banquiers, les professions libérales, la haute administration, les cadres et les officiers, les propriétaires et les rentiers. Minoritaire, elle n'en possède pas moins la part la plus considérable de la fortune, comme le démontre l'étude des successions, elle détient également les postes politiques qu'elle partage avec les aristocrates.

L'activité touristique est saisonnière, les «hivernants» viennent à partir de fin novembre, l'apogée de l'activité est en février, les séjours se terminent à Pâques.

Le lancement de Nice³ est dû en grande partie à Alexandra Féodorovna, veuve de Nicolas Ier. Sa première visite a eu lieu en septembre 1856, Victor Emmanuel lui a manifesté de grands égards et lui a octroyé une garde d'honneur. L'exemple sera suivi, les dirigeants niçois veilleront à aller au-devant des désirs, des caprices des têtes couronnées, des princes et des ministres.

Pour Serge Romain⁴, cet apport russe fut en grande partie favorisé par le voyage de Joseph Fricero et son mariage avec une Russe, Youzia, fille naturelle du tsar Nicolas Ier. Etablie à Nice, elle gardera des liens vivaces avec la famille impériale et leurs visites seront fréquentes. Féodorovna quitte Nice pour n'y plus revenir en mai 1860 et meurt en novembre, mais la tradition est créée, la colonie russe est toujours très présente, même après le décès du tzarévitch Nicolas en 1865.

Beaucoup de princes européens passent l'hiver à Nice, ainsi Louis II de Bavière. On a aussi les visites du roi et de la reine de Wurtemberg, du duc régent de Hesse Darmstadt Louis III, du duc de Bade Frédéric et de la duchesse, fille du roi de Prusse Guillaume Ier et d'autres princes de Prusse résident plusieurs mois à Nice et y fréquentent la haute société niçoise.

On voit se développer à Nice une vie culturelle propre. Avec l'apport des hivernants qui font partie de l'élite européenne et où sont représentés des notoriétés politiques, intellectuelles et philosophiques, Nice devient un des carrefours de la culture européenne. Des

² Emmanuelli (F.) *Structures sociales et immigration*, Provence contemporaine, Bordes, p 67 à 69.

³ Latouche (Robert), *Histoire de Nice*, tome II, pages 76 et 77.

⁴ Romain (Serge), *Joseph Fricero*.

diplomates, des financiers, des artistes, des romanciers, des poètes de tous les pays s'y côtoient librement, plus librement qu'ailleurs, d'où de fructueux échanges. Les notables de Nice rencontrent cette élite et profitent de ces apports.

La librairie Visconti est située rue François-de-Paule, son propriétaire est un libraire, mais aussi un éditeur, on y trouve une vaste salle de lecture et une bibliothèque de prêt. Elle possède des jardins en terrasse pour la promenade et les rencontres. On peut y consulter les dernières parutions : journaux européens, revues, romans, œuvres politiques, philosophiques, historiques ou poétiques.

Les représentations théâtrales et l'opéra attirent tous les publics, la clientèle des théâtre est très élégante, l'engouement est général avec une préférence pour les opéras italiens, beaucoup moins pour Wagner et les Allemands.

Le théâtre Tiranty est le théâtre français sur la rive droite du Paillon, l'une des actrices est Marie Daubrun la maîtresse de Théodore de Bainville, le poète qui a chanté les beautés de Nice dans ses poèmes et notamment les terrasses des Ponchettes. En 1886, il sera remplacé par le théâtre municipal construit sur la place Masséna.

Au théâtre italien devenu impérial, qui est le plus mondain, on joue des opéras. On y entend la voix d'Adeline Patti⁵. Le 27 mars 1881, un incendie dramatique y fait au moins deux cents morts. Le théâtre sera reconstruit un peu plus tard.

La vie de salon est brillante. On se presse aux multiples réceptions des hivernants célèbres et des notables niçois. Ils organisent dans leurs châteaux et leurs magnifiques villas des récitals, des concerts, des fêtes de charité avec loterie comportant des œuvres d'art. Toute la noblesse européenne se retrouve à Nice, ce n'est que fêtes et réjouissances, réceptions et bals. La société devient de plus en plus ouverte, la nouvelle bourgeoisie et les parvenus sont tolérés.

Les arts sont encouragés, Ernest Gambart reçoit beaucoup d'artistes : Rosa Bonheur⁶, E. Fer, Meissonnier, le chansonnier Gustave Nadeau, Nicaise de Keyser, mais on y voit peu de Niçois. Les hivernants et les Niçois célèbres font la mode : après l'annexion, se donnent chez le baron Briscard, les Bashkirtseff, les d'Ormesson, la marquise des Ligneris, des concerts, des récitals, des réjouissances très variées⁷. Dans les salons brillent aussi beaucoup de Français. Adolphe de Rothschild, chef de la branche française, réside à Nice après 1860, sa villa Orestis est le lieu de réceptions magnifiques.

Le préfet et son épouse sont très admirés. On lit dans le *Journal de Nice* «Les bals de madame Gavini sont prisés de toute l'Europe». Dans la villa du baron Von Derwies, ont lieu des fêtes de charité, organisées par des dames du meilleur monde. Le baron y reçoit des aristocrates et même des princes. Il entretient à demeure quarante musiciens et dans la magnifique salle de spectacle du château, on joue un opéra par semaine parfois pour lui seul.

Les activités sportives attirent le public et crée une autre forme de vie sociale ; le 21 novembre 1879, a lieu l'ouverture rue Halévy du skating dont raffole Marie Bashkirtseff, il se dotera bientôt d'un «law tennis» à la mode anglo-saxonne.

Le carnaval est une fête populaire, les Niçois s'y déguisent, s'y envoient des confettis de plâtre⁸ et comme c'est dangereux, ils se protègent avec des masques d'escrimeurs. Il n'y a plus ni homme, ni femme, ils sont tous sujets de polichinelle. La fonction du Carnaval avec ses déguisements et ses masques, est d'abolir les barrières sociales et de supprimer la culpabilité ; après la fête le clergé organise des «pardons», ils sont suivis avec ferveur. Les gens huppés et les touristes «pisse-vinaigre» louent des balcons.

⁵ «Programme de l'opéra chanté le lendemain par la Patti» dans le journal *High life* du 13 janvier 1881 et le 16 «compte-rendu de la soirée».

⁶ Dont il fut le généreux mécène.

⁷ Sarty (Léon), *Nice d'antan*, 1921, pages 85 et 169 à 175.

⁸ Supprimé après la guerre de 1945.

Le cercle philharmonique est situé au n° 15 de la rue Saint-François-de-Paule. L'abbé Montolivo y accueille les sociétaires et les abonnés en grande majorité Niçois, on s'y rend en redingote ou en habit ; le cercle possède une bibliothèque, on y donne des bals, des concerts. Il est très décrié et bientôt supplanté par le cercle Masséna fondé en 1861 par les comtes de Falicon et de Cessole qui en sont les président et vice-président. Il n'est fréquenté que par des hôtes de marque ; on y est accueilli par le comte de Barrême qui y reçoit toute l'aristocratie européenne : le comte de Barrens, madame Rattazzi, madame Ignatief, madame de Kausshine, la princesse Souvaroff, la comtesse Mathilde de Cessole sont des habitués.

Le casino international est créé en 1867, sur la Promenade des Anglais. La «fashion niçoise» et la colonie étrangère s'y rencontrent dans une ambiance familiale. On peut y venir l'après-midi en tenue de ville. Dès 1872, des difficultés financières font que le casino international devient le cercle de la Méditerranée, dirigé par le comte de Vigier qui a épousé Sophie Cruvelli, célèbre chanteuse d'opéra, on trouve parmi les fondateurs beaucoup d'étrangers ce qui déçoit les Niçois.

Les bals sont nombreux ; madame Rattazzi dans *Nizza la belle*⁹ note : il y a quatre ou cinq bals tous les soirs à Nice, certains se rendent à tous, on y joue beaucoup.

Il y a aussi les sorties sur la Promenade l'après-midi et les excursions dans l'arrière pays. Les étrangers louent des orangers et viennent avec des amis profiter de leurs ombrages et déguster les fruits.

En 1851, la société des amis des arts a été fondée par un groupe d'amateurs dont Léon Pillet consul de France, le comte V. Garin et Auguste Carlone, elle a pour vocation d'encourager les études artistiques, de fournir les moyens pour faire de la publicité aux artistes, de promouvoir leurs œuvres et d'acheter les plus remarquables.

La société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes est créée à Nice par l'arrêté préfectoral du 22 octobre 1861 ; l'un des fondateurs est Auguste Carlone. Historien et dessinateur, il favorise des présentations et des parutions sur l'histoire de Nice et ses paysages. Plein d'humour, il développe la production d'œuvres caricaturales. La société est reconnue d'utilité publique le 19 septembre 1879.

En 1876, la création du comité de la société des Beaux-Arts, a pour but d'encourager les artistes. Le président est le comte de Caravadossi d'Aspremont et le vice-président le prince Georges Stirbey, ses membres sont des mondains, des députés, des édiles, des artistes comme Chabal-Dussergey et Alexis Mossa, un architecte très actif Philippe Randon. C'est en 1877¹⁰, qu'eut lieu la première exposition de la société des Beaux-Arts ; ce salon fut installé, après de difficiles tractations au palais Marie Christine, place de la Croix de marbre. Les artistes parisiens y vinrent nombreux et le comité dut négocier avec le PLM pour qu'il mette un wagon complet en service pour le transport des œuvres. Un courant s'établissait entre Nice et Paris, ce fut un assez beau succès.

La presse notamment *l'Eclairer*, *le Petit Niçois*, *Higt life* pendant la saison, a une bonne audience générale et culturelle. Elle participe au mouvement intellectuel et artistique, elle annonce les manifestations et en fait des comptes-rendus.

High life paraît de 1873 à 1914 uniquement pendant la saison et deux fois la semaine. Son but est d'informer et de distraire les hivernants et les Niçois. Il se fait le chantre des manifestations culturelles et mondaines, le thuriféraire des mœurs élégantes pratiquées à Nice.

En 1861 l'école municipale de dessin de Nice remplace l'école gratuite de dessin fondé par Paul Emile Barberi en 1823. En 1871, on crée l'école gratuite des Beaux-Arts pour jeunes filles qui se charge de l'enseignement du solfège du piano, du chant, du dessin. L'école

⁹ Madame Rattazzi, *Nizza, la belle*, page 85 à 97.

¹⁰ Capatti (Louis), *Les 50 ans de la société des Beaux Arts*, catalogue du cinquantenaire de la société des Beaux Arts, pages 3 à 25.

municipale des Beaux-Arts est ouverte en 1876. La présentation des œuvres d'art se fait toujours dans les ateliers mais aussi de plus en plus dans les expositions.

Malgré le développement accéléré de Nice pendant la période qui va de 1860 à 1880 et les grands changements qui sont ceux de la ville sur la plan de la vie politique, de l'urbanisme, des structures sociales, de l'économie et de la culture, les mentalités des Niçois évoluent assez peu et restent traditionnelles. Nous pourrions constater que, chacun avec leur style propre, les peintres de la cité : Joseph Fricero, Hercule Trachel, Emmanuel Costa et Alexis Mossa restent représentatifs de l'art des aquarellistes de paysages niçois, Ziem étant atypique et beaucoup plus personnel.

• Œuvres des artistes peintres de la période 1860-1880

Joseph Fricero_(Nice 1807-1870)

Firmin Aymard écrit : «Fricero est le peintre de Nice. Son oeuvre répandue à l'étranger a fait pour Nice et sa côte la première et la meilleure des publicités» «Fricero est un sincère. Sa peinture est réaliste, il donne vie à des détails ... qui donnent à sa peinture son authenticité».

C'est le peintre des paysages de la région et de la flore, il en représente dont il dessine les variétés avec une grande véracité. Il a peint aussi beaucoup de marines et de remarquables autoportraits. Véritable reporter, il s'est attaché à nous représenter fidèlement les paysans et le même souci d'authenticité préside à ses tableaux des guerriers d'Abd-El-Kader et de la vie en Algérie.

Ce qui frappe chez Joseph Fricero, c'est une apparente simplicité qui vient du réalisme de la scène et des détails, il ne pratique jamais l'emphase, il peint juste ce qu'il faut pour exprimer l'idée et l'émotion.

Huet admire la palette de Fricero, la délicatesse de ses teintes toujours fondues sans que le dessin ne perde jamais de sa netteté. Huet était frappé par la rapidité, le réalisme, la netteté du trait de Fricero, ils sont pour beaucoup dans l'apparente simplicité de la composition.

Saorge, collection particulière

A l'avant plan, les collines sont encore dans l'ombre, comme la rivière et les arbres qui apportent leur fraîcheur à la composition et l'humanise. Derrière, la montagne vivement éclairée par une lumière dorée attire le regard.

La composition s'organise autour de plusieurs thèmes : la rivière, la campagne, les arbres, les collines, la montagne, le soleil matinal ; elle est riche comme la nature verdoyante, mais demeure très ordonnée.

Les tons ocres et verts vont du foncé au clair d'une manière très subtile comme il est habituel chez Fricero, mais la palette est plus riche, il multiplie ici les nuances de ces deux tons.

Ici, la main de l'homme et la nature combinent leur ordre pour amener une certaine exubérance organisée qu'exprime le peintre dans sa représentation des couleurs, des matériaux, de la végétation, de la rivière et de ses bords ourlés de vagues.

La nature qui nous est ici montrée est riante, bien en phase avec les paysages des peintres niçois lorsqu'ils célèbrent les montagnes de leur pays. La composition reste classique, très organisée comme pour mettre en relief la nature et le soleil dont la beauté élève notre âme et la transcende.

Hercule Trachel (5 juillet 1820-21 janvier 1872)

Sa vie est marquée par les valeurs familiales et vouée très tôt à l'art. C'est une figure niçoise. Les voyages élargissent sa technique et sa palette. Hercule aura toute sa vie une intense activité créatrice.

Les thèmes sont très variés, c'est le peintre des paysages, des hommes, des marines, des scènes historiques, religieuses, folkloriques, et surtout de la vie quotidienne de Nice. Nous avons aussi beaucoup de tableaux de ses voyages en Italie : les Alpes, Tivoli, Saint-Marc de Venise, le Vésuve, la campagne romaine. Il travaille aussi pour *l'Illustration*, ainsi pour la scène des Niçois se rendant aux urnes lors du plébiscite pour le rattachement.

Il a gardé de ses études un style de composition académique. Il se définit comme le peintre de l'instantané et cherche à capter la précarité d'un moment exceptionnel. Pourtant beaucoup de ses compositions sont imaginaires. Son coup de crayon est incisif et vivant mais le rendu final est moins le produit de la vision et de la sensation directes que d'une reconstruction qui met en scène le sujet.

Le choix des couleurs dans les scènes représentant des personnages, est souvent inspiré par la tradition. C'est moins vrai pour les paysages, où on trouve parfois l'utilisation de heurts chromatiques ou au contraire des tons très nuancés.

Pour le paysage de la région, Trachel travaille selon les méthodes des aquarellistes niçois. Dans les tableaux à l'huile de scènes religieuses ou traditionnelles, la composition et le choix des couleurs suivent les canons académiques. Dans les paysages italiens, on observe des influences diverses, ainsi celle de Poussin, des peintres de Barbizon et des romantiques allemands.

Villefranche, Beaulieu, aquarelle, dimension apparente : 30 x 52 cm, non signé et non datée, musée d'art et d'histoire Masséna.

Hercule Trachel travaille ici dans la facture traditionnelle des peintres niçois. Ce tableau fait penser aux œuvres de Bensa ou de Defer dans «Le chemin de la Californie». Il est probable qu'il date de la première manière du peintre dont les dessins et les couleurs s'allégeront par la suite.

Cette aquarelle dut avoir du succès, elle montrait un paysage très beau et très typique de la région et sortant du cadre strictement niçois, renouvelait l'intérêt du public.

La composition est savante, le spectateur surplombe le paysage, l'angle de vision est très subtilement choisi, la perspective nous est donnée par les couleurs et les nuances des tons. Des rochers situés au premier plan, présentent une végétation de broussailles que dominent deux pins parasols aux troncs placés en diagonale, ce qui leur donne du volume et du caractère, nous apercevons aussi la rade de Villefranche et sa colline garnie de maisons. La mer s'étale de cette rade à l'extrême-droite vers le Cap Ferrat dont les collines rocheuses virent de l'ocre au pourpre ; par de là, la presqu'île de Saint-Jean, nous retrouvons la mer et les rochers rougeoyants aux creux desquels on devine Beaulieu. Nous sommes au soleil couchant, le premier plan est déjà moins éclairé, en contre-jour, tandis que le bleu de la mer, Villefranche, les bateaux en arrière-plan présentent au spectateur, un paysage noyé dans le soleil.

Les tons sont très forts, très vifs ; à première vue, on dirait presque un pastel aux pigments très denses. La composition, les couleurs apportent à ce tableau une subtilité et une véracité qui sont peut-être ressenties comme telles parce qu'elles provoquent chez nous des sensations très proches de celles que nous ressentons lorsque nous contempions ce paysage.

On est ici en pleine tradition niçoise mais aussi en plein romantisme, Trachel exalte la nature et l'homme ; maisons et bateaux. Le titre «Villefranche, Beaulieu», se suffit à lui-même, car il s'agit effectivement de l'un des plus beaux paysages de la côte, très apprécié de la haute société. Les Niçois et Trachel aiment ce paysage et vibrent devant cette beauté.

La Niçoise charitable, musée Masséna est d'une facture beaucoup plus académique. Elle a les traits typiques de la Niçoise, cheveux très noirs, visage un peu lourd mais traits fins. Trachel nous la montre tendant un morceau de pain à un mendiant, elle tient dans ses bras un bambin symbole de charité, son corsage très blanc représente la pureté, ses yeux baissés et sa bouche close montrent sa modestie et sa compassion. Le visage du mendiant exprime à la fois sa fierté de Niçois et sa reconnaissance pour l'intérêt que cette femme lui porte. Les fleurs et la hotte pleine de raisins du vigneron qui offre une grappe à l'enfant, montrent les bienfaits du soleil méditerranéen : les fleurs, les fruits, la gentillesse des habitants. Trachel se fait ici encore le chantre du pays et des traditions niçoises. On pourrait reprendre les mots de Georges Duby : «C'est une pauvreté, mais c'est une pauvreté au soleil»

Alexis Mossa (Santa Fé de Bogota 1844-Nice 1926)

Issu d'une famille d'orfèvre et attiré par l'art, Alexis étudie au Beaux-Arts de Paris. Il rentre à Nice après un échec au Salon. Erudit, émotif et sensible, doté d'humour et d'imagination, c'est un artiste très doué. Il possède d'excellentes qualités relationnelles et connaît très rapidement le succès dans le milieu niçois. L'engouement du public persiste jusqu'à la fin de sa vie.

Les aquarelles d'Alexis Mossa nous restituent le charme et la poésie de nombreux villages et panoramas de Nice. On trouve chez lui le réalisme et le goût du détail, ses paysages servent aujourd'hui de références historiques pour Nice et ses environs, certains s'apparentent pour l'exactitude à des photos. La fraîcheur et la facilité qui semblent l'apanage de son œuvre sont les fruits d'un travail approfondi, il a peint environ huit mille aquarelles dont sept mille sont conservées au musée Masséna.

Le sujet c'est avant tout Nice et les Niçois. Ses aquarelles paraissent avoir une vocation de témoignage historique. Il donne aux scènes de la nature où à celles représentant des Niçois une sorte de pérennité. Pourtant rien n'est figé, le paysage comme les animaux et les personnages baignent dans une lumière qui les rendent vivants.

Emule des peintres de Barbizon où il séjourne en 1865, il en retient l'amour des paysages qui sont représentés pour eux-mêmes, l'habitude de les peindre en extérieur. La composition ne doit pas occulter l'excellence du dessin, le réalisme des détails, le choix des couleurs qui permettent d'éviter la fadeur ou le chromo. Les personnages sont petits mais souvent en mouvement ce qui leur donne de la présence. Le ciel occupe souvent le tiers supérieur du tableau. Le plan inférieur est souvent celui de la route, de la rivière, du jardin devant la maison.

Il peint des aquarelles obsédantes de lumière, c'est l'apport essentiel et l'originalité de son œuvre. Il sait restituer l'une des principales caractéristiques des paysages de la région : la lumière et les aspects changeants qu'elle engendre, les tons si variés, si denses des fleurs, des arbres, des maisons accentués au fil des heures par le plein soleil ou son atténuation, les atmosphères bleutées, brumeuses, ouatées du lever ou du coucher tels que nous ont décrites les écrivains et les poètes niçois, Georges Avril, Jean Wallis, Louis Cappatti, Le Clézio...

Il rejoint les peintres traditionnels niçois comme Fricero et Trachel en mettant toutefois l'accent sur la lumière. Dans certaines aquarelles, l'éclairage, les touches juxtaposées ou superposées l'apparentent aux impressionnistes : «La villa des Arènes et son parc». Il pratique l'alliance de la virtuosité et de la rapidité pour exprimer sa sensibilité et son émotion. Ce qui apporte à son œuvre, une fraîcheur, une spontanéité, une souplesse étonnantes.

Cimiez : le Régina en construction, aquarelle, dimension apparente 19 x 25 cm, non datée, non signée, musée d'art et d'histoire palais Masséna.

L'hôtel Régina Excelsior a été inauguré en 1895, au vu des échafaudages légers et des peintures qui ornent la façade, on peut penser qu'Alexis Mossa peint ce tableau à une date proche de la fin des travaux.

A cette époque, Alexis Mossa est un peintre très connu qui fait partie des notabilités de Nice, lui a-t-on commandé ce tableau ou a-t-il voulu marquer un moment historique de la vie de Nice ? Le Régina est le plus beau palace de la ville, il est situé dans le nouveau quartier de Cimiez dont le promoteur est le célèbre Henri Germain, fondateur du Crédit Lyonnais et l'architecte Biasini. La reine Victoria en a réservé une aile et y aura son jardin particulier. L'inauguration de cet hôtel gigantesque (400 chambres) et magnifique car le luxe s'y étale, est la consécration de Nice en tant que ville de plaisir.

La structure biaisée qui étire la façade de gauche à droite donne une idée de sa longueur et apporte au tableau sa profondeur comme les personnages allant diminuant de taille et semblant bien petit par rapport à la masse de l'hôtel, le tilbury renforce cette impression.

La façade est très colorée, les murs beiges rosés semblent renvoyer le soleil, des traits ocres, rouges, bleus, jaunes orangés courent le long des travées, la couleur est disposée de façon discontinue, un peu à la manière impressionniste, mais l'œil ne remarque pas cette discontinuité qui apporte l'idée que la façade est éblouissante sous le soleil.

A droite, des frondaisons vertes et jaunes rejoignent un ciel aux nuages blancs qui se termine par un peu de bleu répondant à celui de la façade. Les personnages sont colorés, bien campés, actifs. Au premier plan, l'un d'entre eux, vu de dos nous fait entrer dans le tableau où nous accueillent bientôt d'autres personnes marchant vers la façade.

La composition, la lumière, les couleurs nous font ressentir le caractère festif de ce nouvel et merveilleux hôtel, il règne ici de façon très palpable un air de liberté et de luxe. La société niçoise qui va bientôt profiter des nouveaux plaisirs dont il sera le dispensateur s'en réjouit, les ouvriers auxquels il a fourni du travail aussi, les boutiquiers comme les futurs employés de l'hôtel également, il nous est montré ici comme un symbole, celui de la richesse et du plaisir de vivre sur «la Côte d'Azur».

En 1895, Alexis a 50 ans, c'est la maturité et le plein succès pour l'artiste qui a gardé un dessin net, maîtrise le rendu d'une vision ensoleillée et la mâture d'impressionnisme pour rendre la légèreté de l'air.

Emmanuel Costa (Menton 1833-Nice 1921)

Il peint une Nice et une Méditerranée de rêve souvent fantaisistes et éloignés de la réalité, on le constate pour les paysages comme pour l'architecture.

Emmanuel Costa s'attache surtout à représenter les paysages de Nice et des environs. Il nous montre les Niçois s'affairant à leurs activités, détaille les costumes et les couleurs, décrit des moments de la vie des Niçois.

Elle est souvent assez complexe car chaque œuvre représente une scène où rentrent de nombreux éléments explicités par beaucoup de détails. Le tableau s'étale dans une vision panoramique et sur plusieurs plans, Costa s'exprime avec facilité en utilisant à la fois une grande largeur et une grande profondeur du champ de vision.

Le panorama, la terre, les bâtiments baignent en général dans une couleur ocre aux multiples nuances, l'air chargé de cet ocre impalpable renvoie une lumière dorée, ce cadre contraste fortement avec les personnages, les animaux, les voitures, les bateaux réalistes et très colorés.

Le dessin est toujours très net. L'ambiance est souvent active dans un style qui semble proche de celui du reportage.

La lumière adoucie, dorée et les couleurs aux tons nuancés et contrastés donnent souvent à ses tableaux un certain flou. Par ses atmosphères impalpables et son sens du mouvement, il se rapproche des impressionnistes.

Le port, aquarelle 41 x 75, non signé et non daté ; musée d'art et d'histoire Masséna.

On a ici une mise en scène de l'activité portuaire niçoise. Nous assistons au déchargement des bateaux, des hommes s'affairent, d'autres les regardent ou bavardent. Les monts Alban et Boron ferment l'horizon.

La composition est complexe, le peintre accumule des détails très significatifs sur les travaux qui s'accomplissent ici. Au premier plan, on entre dans le tableau à gauche et au centre par des rails qui sillonnent le quai et nous conduisent à l'anse où s'étale la mer, au milieu une vedette sert de repère pour la profondeur. A droite en dessous du quai, une femme accompagnée de deux enfants regarde s'activer un ouvrier, une charrette repart vide, l'autre attelée d'un cheval blanc est encore remplie de matériaux, deux chevaux tête-bêche la précèdent. Derrière eux, deux magnifiques bateaux aux voiles blanches déployées contrastent avec les coques et les mâts sombres des bateaux accostés. A gauche une barque chargée arrive au débarcadère, un homme à la gestuelle affirmée l'aide à accoster tandis que d'autres bavardent près de lui. Au milieu, on a l'eau dont les tons verts et ocres sont très nuancés. Au second plan, on a les bâtiments, les montagnes. Le ciel où s'étale un gros nuage blanc, est bordé en haut d'un azur continu.

Notre œil distingue bien tous les détails accumulés dans un cadrage que l'on pourrait presque qualifier de photographique. Les touches superposées de l'eau, le fondu du ciel et de l'atmosphère révèlent la maîtrise de l'aquarelliste.

On ne connaît pas la date d'exécution de ce tableau, mais le port semble très actif, les rails peuvent nous faire penser qu'on y traite des produits pondéreux, tels le ciment, le bois, l'huile, etc... Située entre Gênes et Marseille, Nice ne sera jamais une grande ville portuaire, mais une part importante de l'activité de Nice et de son arrière pays se déroule ici, Costa la met en scène dans un style à la fois actif et poétique.

Félix Ziem (1821-1911)

Sensible, angoissé, passionné et courageux, Félix Ziem est un romantique. Sociable, il met ses grandes facilités relationnelles au service de son art et de son ascension sociale. Grand voyageur, il aura trois principaux ports d'attache, Martigues, Venise et Nice qui est le véritable point de départ de sa réussite.

Travailleur acharné, passionné de son art, souvent dépassé par les commandes qu'il avait du mal à fournir, Ziem a eu une énorme production, on a recensé 2500 tableaux, 4000 études peintes, 8000 dessins. Il fait des croquis et des essais en extérieur, la peinture est finie en atelier. L'œuvre de Félix Ziem est très personnelle, moins par les sujets que par la composition, la lumière, les couleurs.

Comme tout le monde, il peint à Venise, le Grand Canal, le quai des Esclavons, il innove avec «Les jardins français». C'est le peintre de la lumière qui met en valeur la beauté, l'harmonie, la joie de vivre et le rêve.

La composition est subordonnée aux recherches qu'il conduit à partir des effets de la lumière et guidée par elles. Elle s'ordonne à partir d'un point lumineux central et d'un éclairage généralement différencié par plan ce qui donne au tableau sa profondeur ; cet éclairage diffus, irréel apporte à l'ensemble un caractère théâtral. La partie supérieure est souvent en arc de cercle qu'il s'agisse d'une porte ou du ciel qui forme une sorte de voûte. Le sujet est fréquemment placé dans le tiers inférieur.

Il abuse du chrome, du jaune indien accompagné du jaune de Naples, de terre de sienne et de blanc. Il utilise de nouveaux procédés. L'apparent chaos des couleurs se transforme à distance par le mélange optique en une chatoyante harmonie.

Van Gogh était subjugué par le bleu des ciels de Ziem. Dans les soleils couchants, il affectionne souvent le carmin. Il utilise souvent des rappels de couleur, subtils, peu visibles mais optiquement très actifs. Peintre de la lumière, il sait rendre le jeu de la particule lumineuse au contact de l'eau et le vibrato de la touche.

Il a été influencé par Le Lorrain pour la sobriété, l'idéalisme et la représentation du paysage comme le sujet du tableau. On ne peut oublier l'influence de Turner que Ziem admirait beaucoup et qui se fait sentir dans les ciels et les percées subtiles de lumière.

Nice, pêcheur au bord du Loup, 1895, huile sur bois, dimensions 0,41 x 0,61, Martigues

L'œuvre est datée de 1895, Ziem partage maintenant son temps entre Nice, Paris, Marseille et Venise. L'hiver, il réside à Nice pour soigner ses bronches, il en profite pour peindre ses paysages. Le tableau est peint à l'huile. Les couleurs sont jaunes indien et jaune de Naples pour le ciel qui se reflète dans la rivière, ce jaune est prolongé sur l'eau et les rives par le carmin qui teinte fortement l'eau, les joncs et les arbres dénudés sous un coucher de soleil hivernal.

La lumière part d'un point central situé à l'horizon au tiers inférieur du tableau, elle s'étale, se diffuse sur l'eau comme dans le ciel baigné lui aussi dans une lumière dorée.

C'est cette lumière qui remplit le paysage, met en valeur sobrement les bords de la rivière prolongés par des collines et le pêcheur campé sur ses deux jambes. Le fait qu'il nous tourne le dos et nous est présenté à contre-jour, penché dans une attitude attentive et calme, seul et baigné dans la lumière, accentue le caractère serein de l'ensemble.

Il s'agit d'un paysage typique de l'arrière pays. Nous sommes là au cœur des sujets traditionnels qui touchent les Niçois, ils chérissent les paysages, la lumière de leur pays et ses ciels au soleil couchant ; c'est un thème qui plaît à Félix Ziem, mais c'est aussi un thème universel qui touche tous les spectateurs.

Le peintre utilise dans ce tableau tous les procédés qui lui sont chers. Ils prennent ici un relief particulier de par la simplicité du sujet et le calme de l'attitude du pêcheur qui donnent toute son importance à la lumière.

Ziem apporte à ce paysage une lumière diffuse qui en fait ressortir la beauté, cette lumière nous mène dans un monde de rêve, un monde idéal de beauté et de calme que pourtant la silhouette du pêcheur et son attitude nous prouvent bien réel. L'homme peut atteindre cette vision et cette sérénité. C'est peut-être le message que veut nous faire partager Ziem. Très croyant, le soleil et la magnificence de la nature lui semblaient un message divin. Cette conception rejoint celle de Turner.

• Evolution politique, économique, sociale et culturelle de 1880 à 1914

Alfred Borriglione est maire de Nice de 1876 à 1894, puis sénateur. Le baron Flaminius Raiberti lui aussi républicain, est député de 1890 à 1922, puis sénateur jusqu'à sa mort en 1929, il exerce dans le département un véritable principat. Ainsi les modérés républicains sont les maîtres du département ; ils s'appuient sur *l'Eclaireur de Nice*, les propriétaires, les commerçants, les ouvriers. Passant par les responsables locaux ou associatifs, ce qui permet l'échange de service, ils sont en contact permanent avec leur clientèle. De la sorte, s'est constituée une machine efficace. Face à cette puissance la Gauche représentée dans les Alpes-Maritimes par les radicaux et quelques socialistes obtient des

scores électoraux faibles. L'essor des Républicains, se traduit très souvent par l'adoption de mesures anticléricales.

Dans les dernières années du XIXe siècle, le radicalisme se vit menacé par le jeune mouvement socialiste qui le débordait sur sa gauche.

A Nice, la fédération socialiste ouvrière organise au début du XXe siècle de nombreuses grèves et l'agitation sociale va en s'aggravant de 1901 à 1910 : grèves des balayeurs et des charretiers, des traminots, des cheminots du chemin de fer du sud. Cette agitation est durement réprimée.

En 1912, le général Goiran est élu maire et en 1914, à part Jean Ossola, tous les élus des Alpes-Maritimes sont des amis de Raiberti. La droite qu'elle soit républicaine ou monarchiste a effectué une nette remontée électorale en exploitant à son profit la peur de l'agitation sociale et les progrès du nationalisme, en brandissant très haut le drapeau tricolore, en défendant avec conviction les valeurs nationales. L'adoption de la loi de trois ans de service militaire en 1913, souleva certes des oppositions. Cependant aucun incident ne se produisit lors des conseils de révision de l'automne 1913, la Provence se montrait française, patriote et prête pour la guerre.

L'essentiel du développement économique est apporté par l'explosion démographique, amenée par le tourisme qui est toujours à la base de l'essor de la ville. Les difficultés économiques européennes qui sévissent jusqu'en 1900 induisent des changements dans le mode de vie des plus fortunés. Les touristes nobles ou les bourgeois très aisés diminuent la durée de leurs séjours. Résidents ou touristes, ils sont des pourvoyeurs d'emplois pour tous les métiers : les ouvriers et les employés de la construction, les domestiques des villas et tout le personnel des hôtels, les artisans, les commerçants, enfin tous ceux qui travaillent pour alimenter la ville, soit dans les cultures vivrières de proximité soit dans l'arrière-pays où sont produits le beurre, les œufs, les fromages, la viande dont en priorité le mouton.

Dans la ville moderne, on trouve des commerces de luxe : on parle de 160 bijouteries et joailleries, des fleuristes, des cafés, des restaurants et des salons de thé comme celui de Vanighan sur la place Masséna. Les Galeries Lafayette sont très prospères.

Le développement de l'automobile et de l'électricité favorisent l'essor des ateliers de mécanique et d'électricité. Les fabriques de meubles se développent boulevard de la Madeleine.

Sur le port, on a des artisans pêcheurs et des entreprises qui fabriquent des barques, des bateaux et les fournitures inhérentes à ces métiers, mais le port a une activité limitée, Gênes et Marseille étant de rudes concurrents. En 1913, Nice importe pour 360 000 tonnes avec surtout du charbon pour le chemin de fer et l'usine à gaz de Riquier, des bois de construction, des céréales, du vin, des produits alimentaires. Dans les exportations qui sont de 90 000 tonnes, on a surtout de la chaux et du ciment de Contes, de l'huile d'olive et du parfum de Grasse.

Des quartiers nouveaux ce sont équipés, celui des Musiciens avec ses rues aux noms de compositeurs et son damier régulier, le quartier de Beaulieu, le quartier Saint-Etienne. A l'est du Paillon, le quartier de Riquier a perdu ses orangers au profit d'installations utilitaires réparties sur un damier aux rues rectilignes qui se prolonge vers les quartiers de Beaulieu et de Saint-Roch. On trouve dans ce dernier, la caserne, la fabrique de tabac, les entrepôts, la gare de marchandises, les abattoirs, etc... C'est aussi le principal secteur d'arrivée de l'immigration italienne, de la rue de la République au bas du mont Alban, par la porte de la route de Turin.

L'habitat résidentiel de luxe se développe dans le quartier du mont Boron qui est très prisé comme le versant sud du plateau du Piol qui devient Parc Impérial et la colline de Cimiez. L'organisme promoteur de Cimiez est la société foncière lyonnaise, filiale du Crédit

Lyonnais fondé par Henri Germain. Cet hivernant fidèle, aidé par une épouse remarquable et très connue de par sa naissance et son entregent, veut promouvoir Nice et la Côte, relancer la construction qui a tendance à stagner vu la récession mondiale de la fin du XIXe siècle. Ce sera l'un des principaux théâtres d'activité de l'architecte Biasini.

La Promenade des Anglais est le symbole de Nice et de la vie de saison. A l'ouest de l'embouchure du Paillon, la Promenade atteint Carras. Ce bord de mer urbanisé est un rivage transformé en chaussée sur un remblais de 1800 mètres de long et de 26 mètres de large.

Avenue Victor Hugo, au Parc Impérial, au mont Boron, à Cimiez... on trouve à cette époque de beaux logis à l'architecture festive. Les flancs des collines sont couverts de magnifiques jardins fleuris avec quelques villas enfouies dans la verdure.

L'activité hôtelière se déploie, on construit de nombreux hôtels : les déplacements rendus plus faciles abrègent les séjours, ils sont de un à deux mois en hiver et se font de préférence à l'hôtel. Ainsi à l'époque de la villégiature, succède l'ère des grands palaces ; on y descend en famille, escorté de sa domesticité. Depuis 1880, l'hôtellerie de luxe se développe, les palaces internationaux se multiplient.

L'apport des capitaux vient de l'Europe entière, les Niçois ne participent pas ou très peu à la construction du parc hôtelier, ce sont des Suisses, des Allemands, des Belges qui investissent. Puis le grand capitalisme se déchaîne. La filiale immobilière du Crédit Lyonnais, créé par Henri Germain qui est à l'origine de la construction de Cimiez, s'intéresse également à la mise en place des voies et réseaux divers, des chemins de fer, des gares, des tramways, Au quartier Carabacel se construisent le Grand Palais, l'hôtel de Paris et en montant le boulevard de Cimiez, l'Alhambra dont l'architecture de rêve est agrémentée d'ornements orientaux, l'Hermitage, le Riviera Palace. On a aussi, le Winter Palace et tout au sommet dominant la ville, l'Excelsior Hôtel Régina. En 1912 s'ouvre le Negresco dont l'architecte est Niermans.

Tous ces bâtiments ne sont pas du style méditerranéen, c'est le modèle suisse qui prévaut : l'hôtel Palais ou Palace Européen auquel les aristocrates sont habitués, le demi-monde s'y presse aussi qui voit là le moyen d'acquérir le statut social qu'il recherche. Les Niçois qui ont déjà vu s'élever les châteaux de l'Anglais Smith ou celui de Valrose de von Derwies ne s'étonnent plus. L'hôtel des Anglais, futur Ruhl est un résumé de tous les styles, même de ceux qui n'ont jamais existé. Cette architecture étale le luxe, la somptuosité des matériaux, soigne le décor. Partout on voit s'élever des colonnes, des cariatides, des frontons, des tourelles, des coupoles, des lanternes, des balustres. Les matériaux utilisés sont le marbre, les vitraux, les cristaux, les stucs, les glaces, la ferronnerie, etc... Les deux principaux architectes¹¹ sont Charles Dalmas qui construit à Cimiez le Winter Palace, l'Hermitage, le Ruhl sur la Promenade et Sébastien Marcel Biasini qui a réalisé entre autre le Riviera Palace, l'Alhambra et l'Excelsior Régina qui comporte 400 chambres dont la moitié sont équipées en salle de bains et toilette.

Dans l'hôtel, les hivernants veulent voir et être vu, se faire des relations et les entretenir, se divertir. Le hall, les escaliers, les salons ont une fonction sociale.

Le chemin de fer a conquis ses lettres de noblesse. Depuis Saint-Raphaël, la ligne longe la mer, le restaurant est de luxe. Des Bouches-du-Rhône à Nice par Draguignan et Colomars, de Grasse à Cannes et avec la ligne de Digne qui arrive à Nice en 1892, on a par le PLM et les Chemins de fer du sud, une bonne pénétration du haut-pays et de l'arrière-pays niçois. La Riviera est à la portée des grandes villes européennes, avec les trains de luxe, puis les trains de plaisir qui viennent de Paris, Londres, Saint-Petersbourg.

Les tramways complètent avec efficacité cette pénétration. En 1897, on a créé le TNL ou compagnie des tramways de Nice et du littoral. Renforcé en 1901, le réseau de

¹¹ Gouirand (Pierre), *L'architecture d'accueil sur la Côte d'Azur à la Belle Epoque*, Mesclun n° 10, 1988.

tramways électriques relaie les omnibus et les anciens tramways à chevaux et à vapeur pour la desserte des quartiers éloignés de Nice.

On finit de construire le canal dérivé de la Vésubie vers Gairaut et en 1912, on achève le tout à l'égout.

Sur le plan démographique, on voit s'accroître encore très fortement, l'effectif de la population. Elle passe de presque 70 000 à 142 940 habitants de 1880 à 1914 et le nombre de touristes qui est en 1880 de 25 000, devient 150 000 en 1914.

Nombre d'Italiens se joignent à eux, ainsi les petits commerçants toscans du cours Saleya, les Piémontais qui sont employés chez les bourgeois ou dans les hôtels, ouvriers du bâtiment. Avec les années, Nice devient de plus en plus cosmopolite avec en plus des Italiens, des Hongrois, des Russes, des Allemands, des Suisses qui sont le plus souvent des ouvriers.

Par leur nombre, les Italiens focalisent la xénophobie et ainsi se répand le stéréotype dévalorisé de l'immigré¹² : sale, joueur, querelleur, chapardeur, prompt à jouer du couteau. On les rend responsable du chômage et des bas salaires.

La masse a un niveau de vie médiocre, les salaires sont peu élevés et il y a souvent des crises ; les loyers sont chers, la vie aussi. Chaque printemps les hôtels ferment et leurs propriétaires s'en vont dans leurs succursales, seuls les employés qualifiés suivent, les autres doivent trouver un moyen de survivre.

La sous-alimentation, les défauts d'hygiène, les logements insalubres (beaucoup vivent dans des caves sans fenêtres), amènent la tuberculose, la surmortalité infantile.

Les Niçois sont très attachés à leurs traditions. De la fin du XVIIIe siècle à 1860, le comté a subi plusieurs changements de régime politique. Face aux bouleversements des institutions, de la langue officielle, des lois et de l'administration du pays, le peuple de Nice s'est adapté, mais pense qu'il n'y a qu'une valeur certaine : être Niçois. Les natifs comme les immigrants veulent maintenir les traditions niçoises. Cette idée est très vivace chez les peintres qui s'attachent à représenter la beauté des paysages de Nice et de sa région.

Nice est une ville très religieuse, ses habitants sont très pratiquants et manifestent beaucoup de signes extérieurs de piété. La religion y présente un «certain baroquisme¹³», une profusion de pratiques, une grande importance accordée aux gestes, aux processions, aux pèlerinages, aux réceptions des évêques, aux pompes funèbres.

Le petit peuple a peu de rapports avec les touristes, il est très fier de ses traditions, il continue à chérir le nissard, bien que la langue française soit obligatoire à l'école et dans les administrations, il est fier de sa cuisine, il participe au «festin des mai», aux fêtes et surtout au carnaval. La culture italienne reste vive, les propriétaires ornent souvent leur maison de fresques situées sous les toits et représentant des fleurs.

Les touristes se font de plus en plus nombreux.

En 1896, la reine Victoria arrive le 11 mars, le surlendemain elle reçoit François Joseph et Sissi, le 17 mars le roi des Belges et Marie Féodorovna veuve d'Alexandre III sont ses hôtes, quelques jours après Oscar II, roi de Suède et de Norvège lui rend visite. En 1899, Victoria inaugure le pont Barla et loue une aile du Régina.

Le roi Léopold ¹⁴de Belgique a créé une colonie belge à Nice.

Les rencontres des Niçois riches et des étrangers fidélisés à Nice se font dans les salons, les cercles, les casinos.

Déjà en 1911, la moitié des hivernants sont des Français et la clientèle se diversifie, on a des hommes d'affaires, des politiques, des journalistes, des banquiers, des écrivains, des musiciens, des vedettes du music-hall.

¹² Vrai pour toute la Côte, en 1881 on a « les Vêpres Marseillaises ».

¹³ Derlange (Michel), *Les Niçois dans l'histoire*, tome II, page 220.

¹⁴ Doin (Marc), *Histoire des Belges sur la Côte d'Azur*, Mesclun n°12, 1888-1889.

Mais on a aussi toute une faune de gigolos, de demi-mondaines, Liane de Pougy et la belle Ottero.

De 1860 à 1914, la Riviera est devenue de Menton à Hyères, la première région touristique d'Europe. Au fil des années, Nice reçoit une clientèle de personnes d'origine sociale moins brillante : des notables, des riches ou seulement des gens aisés qui viennent pour quelques mois ou quelques jours.

La vie de salon existe toujours, chez Gambart aux Palmiers ou chez la princesse Kotschoubey ou chez les nouveaux venus comme les Germain. Mais écoutons André Germain : « A Paris comme à Nice, mes parents avaient l'un des salons¹⁵ les plus brillants de l'époque, ils recevaient surtout des hommes de lettres et des politiques. Gambetta est ami de mon père cependant il lui préfère Thiers et le duc d'Aumale plus distingués et moins tribuns. L'imagination de mes parents était sage et bourgeoise, ils étaient hostiles au Romantisme. En art comme en lettres, ils avaient les goûts du jeune Proust et étaient comme lui influencés par les valeurs officielles, celles prônées par les personnalités de la République. Parmi les peintres, ils aiment : Bonnat, Hébert, Henner qui a peint ma sœur aînée, Carolus Duran et pour les paysagistes du Midi : Français et Ziem pour ses couchers de soleil¹⁶. Pour les musiciens, leur préférence vont à Ernest Reyer et Ambroise Thomas. Leurs écrivains préférés sont Maurice Barrès, de Vogüe, Victorien Sardou mais ma mère a des problèmes avec ce dernier car elle le critique un peu trop librement. » Nous constatons qu'à part Ziem et Victorien Sardou ce ne sont pas des habitués de Nice.

Le comte Apraxine, un Russe reçoit dans sa villa de Saint-Philippe.¹⁷ A la villa Arson, la comtesse Arson donne des fêtes renommées et courues. La comtesse de Cessole reçoit dans son château, actuelle résidence de l'évêché, mais aussi dans son hôtel de la place Saint-Dominique. Elle y organise des tableaux vivants dont les peintres Ferri et Eugène Lamy composent les sujets, ses filles et ses amis y participent.

Dans les hôtels la clientèle est aristocratique, ce sont des nobles qui se rencontrent dans tous les places d'Europe et se fréquentent entre eux. On reste la saison, on retrouve ses amis, on a le temps de faire de nouvelles connaissances. Chaque hôtel comprend des restaurants, des salons de lecture, de conversation, de jeux de carte, de musique ; beaucoup on des salles de spectacle, on y donne des concerts, des bals, des fêtes. La haute bourgeoisie et les nobles niçois fréquentent les hivernants dans les cercles, les casinos, les bals, les différents centres culturels.

Au Cercle de la Méditerranée, on joue gros jeu et les femmes ne sont pas admises si ce n'est sur invitation. En 1891, l'opéra Lohengrin y est créé en première en France par Sophie Cruvelli, vicomtesse Vigier qui tient une place considérable dans la vie mondaine de Nice. En 1884, on ouvre le « Casino Municipal ». Il est doté d'un théâtre et Sarah Bernhardt viendra y jouer en 1897.

Le « Palais des Fêtes » ou casino de la Jetée Promenade inauguré en 1883 est victime d'un incendie, il est rouvert en 1891. C'est un ensemble de 6 500 m² avec autour une vaste plate-forme circulaire ornée de verdure. Son style orientalisant ne plaît guère au Niçois.

La société des Beaux Arts est créée en 1876 par le peintre Alexis Mossa. Le but de la société est de promouvoir les artistes niçois à Nice.

En 1880, le président du comité de la société des Beaux-Arts, devient le comte de Béthune qui se révélera très actif. Durant sept ans, la société connaîtra une réelle prospérité financière, facilitée par le soutien de Cazalet, son généreux mécène. L'exposition de 1880,

¹⁵ Germain (André), *Les Fous de 1900*.

¹⁶ On note l'absence des peintres niçois de l'époque, dans les tableaux des portraits de grandes dames exposés au Musée d'Art et d'Histoire Masséna. Ils n'étaient pas assez célèbres.

¹⁷ Latouche (Robert), *Histoire de Nice*, tome II, page 60 à 76.

connut un grand succès qui se maintient jusqu'en 1911, année où la société présidée par Henri Navallo atteint son apogée.

Le cercle l'Artistique est fondé en 1895, sous la présidence de J. Saqui. On y donne des concerts, des conférences, des soirées littéraires sur les œuvres de Musset et de Mme de Sévigné, etc... on y invite des hommes et des femmes célèbres : Edouard Herriot, jeune maire de Lyon, Colette, Massenet. Costa en fait têt partie, le poète niçois Eugène Sorlin également. On y donne des thés où sont invitées les familles des sociétaires.

On y organise aussi des expositions dans le salon de lecture. La première exposition de peinture et de sculpture a lieu le 26 janvier 1901 avec notamment des œuvres de Cyrille Besset, H. Didier, Gamba de Peydour. Parmi les plus célèbres, on a en 1907 l'exposition Fragonard qui connaît un grand succès. En 1909, l'exposition Ziem en a encore plus. La même année, il y eut une exposition fructueuse des œuvres d'Alexis et Gustave Adolphe Mossa. Alexis y présenta 52 œuvres dont « La Foi » de 1880, la Naïade Sauroctone, Gustave Adolphe, 108 œuvres avec des aquarelles, des toiles symbolistes sur le sujet de Salomé, des paysages de l'Italie et des Alpes-Maritimes, des œuvres à l'huile avec des paysages de Lucéram, des pastels avec des scènes de courses, des dessins de portraits. En 1911, eut lieu une exposition de Gamba de Peydour.

Le cercle l'Athénée est un cercle d'études littéraires et d'expositions.

En 1880, son président est Cordier. Chabal Dussergez, Gamba de Peydour et Alexis Mossa y présenteront leurs œuvres.

Journalistes, écrivains, présidents d'associations sportives, carnavaliers, tous renforcent le prestige de Nice : Jean Lorrain né à Fécamp en 1855,¹⁸ s'installe définitivement à Nice en 1902. C'est un homme de lettres parisien, un journaliste collaborateur de *l'Événement*, de *l'Echo de Paris*, il dénonce l'aspect cosmopolite de la ville de Nice et nous parle de son dégoût de la Belle Epoque et de la Riviera : « Il y a une séparation des Niçois et des étrangers, les Niçois ne participent plus à rien, dans les journaux on fait une distinction entre ce qui s'adresse aux Niçois « nos compatriotes » et ce qui concerne « nos hôtes distingués ». Sauf chez le préfet André Joly qui invite ensemble des Niçois et des étrangers, il y a très peu d'échanges.

Le carnaval est de plus en plus apprécié : en 1882, Mossa et Jarnach imaginent un char de sa Majesté Carnaval suivi d'un défilé de nombreux autres chars. En 1883, deux cents voitures particulières suivent le char de sa Majesté dont celle du prince de Galles. On crée des ateliers et des artisans y travaillent plusieurs mois de l'année. Alexis Mossa cesse de produire le carnaval en 1895. Gustave Adolphe, reprend le flambeau, mais lui ne fait plus que les maquettes et abandonne la construction et la peinture des chars. Il se définit comme « l'imagier » du roi Carnaval. Ses thèmes favoris sont la mythologie et les événements qui font l'actualité. Pendant sa période symboliste (1901-1918), il illustre parfois sa vision de la femme qui est proche de celle du mouvement décadent. Il multiplie les représentations des attributs du folklore niçois : ravioli, cougourdon, socca.

La qualité de l'enseignement des écoles de dessin s'accroît.

L'école municipale des Beaux Arts devient en 1881, l'école nationale des Arts Décoratifs. Elle fonctionne sous la tutelle du ministère de l'instruction et des Beaux Arts dont elle reçoit des subsides. L'enseignement est défini comme suit : on étudiera le dessin linéaire et géométrique, le dessin de la figure, de la fleur et de l'ornement, depuis les principes jusque et y compris la composition, la peinture, la sculpture, l'architecture, l'anatomie, l'histoire de l'art, la géométrie pratique, la géométrie descriptive, la perspective et la stéréotomie. Les peintres et les sculpteurs devront suivre des cours d'anatomie, les architectes de mathématiques et tous des cours de perspective et d'histoire de l'art. Le premier directeur est

¹⁸ Latouche (Robert), *Histoire de Nice*, tome II, page 189 à 195.

Chabal Dussergey. On y ajoute en 1882, une école pour jeunes filles qui est réunie à celle des garçons en 1886. L'école gratuite des Beaux-Arts créée en 1871 par Alexandre Lacoste, les rejoint en 1888.

Les ¹⁹ nostalgiques de l'école gratuite sont nombreux à Nice et le souvenir de Paul Emile Barbéri y demeure vivace. A sa mort en 1872, Hercule Trachel fait de sa sœur Fanny sa légataire universelle et lui demande de favoriser la création d'une école qui reprenne les principes de cet enseignement.

C'est une autre Fanny, sa nièce et fille d'Antoine qui possédant un diplôme de professeur des lycées et des collèges, ouvrira au 14 boulevard Mac-Mahon, en tant que directrice une école de dessin pour filles en 1908 ; en 1912 s'y adjoint une école pour garçons dirigée par Léonce Pelletier. Il n'y a plus que deux écoles publiques artistiques à Nice et elles semblent fonctionner de concert.

Lors de la période qui s'étend de 1880 à 1914, le développement de la ville devient pléthorique et induit un bouleversement de la vie politique, économique, sociale et culturelle niçoise. Les peintres ont une audience nationale : Jules Cheret est déjà célèbre à Paris lorsqu'il s'installe à Nice, Pierre Comba paysagiste et peintre militaire travaille à Paris et à Nice, Gustave Adolphe Mossa se fait d'abord reconnaître dans la capitale avant de revenir travailler au pays.

• Œuvres des artistes peintres de 1880 à 1914

Jules Cheret (Paris 1836-Nice 1932)

Il est l'un des pionniers de l'affiche polychrome à Londres puis à Paris. Il devient peintre et se fixe à Nice. Probe, droit, distingué et digne, Jules Chéret est une figure qui a marqué les Niçois.

L'œuvre du publicitaire de 1866 à 1900, est la plus longue dans le temps, celle du décorateur et du peintre pour être plus brève n'en est pas moins significative d'une manière très personnelle du travailler qui fait reconnaître facilement sa facture.

En ce qui concerne l'affiche, il touche pratiquement à tous les genres : il est présent dans l'univers des produits, dans celui des nouveautés littéraires : « La terre » et « L'argent » de Zola, il est très demandé dans celui du spectacle pour le cirque et le music-hall, les Folies Bergères, le bal du Moulin-Rouge. On peut distinguer trois sortes d'œuvre dans les tableaux peints par Jules Chéret, les portraits, les sujets de carnaval et les grandes compositions, tel le tableau « Le déjeuner sur l'herbe ».

Les modèles sont comme surpris dans des attitudes qui les révèlent et attirent notre attention, Jules Chéret nous fait le spectateur d'un moment privilégié : du présentateur d'un produit qui découvre avec nous ses bienfaits, d'une « chérette » qui joue avec les oiseaux, de la personne dont il fait le portrait.

Il utilise souvent des couleurs primaires posées en à-plat cernées ou non d'un coup de crayon noir comme les japonais, mais il sait aussi nuancer les tons à la manière des impressionnistes avec des touches juxtaposées ou superposées. C'est peut être dans les pastels que l'art de Chéret apparaît le plus saisissant, il sait en utiliser la force et toutes les nuances pour donner vie au portrait.

Jules Chéret exalte la joie de vivre. Mme Debrabandère écrit : « l'art de Jules Chéret repose sur deux concepts majeurs, la couleur et le mouvement coordonnés par une excellente maîtrise du dessin... », « Jules Chéret se veut léger, allusif, délicat, on pourrait dire facile. Pourtant ses dessins, ses esquisses montrent une justesse et une nervosité d'artiste ».

¹⁹ Cappatti, *Les écoles de dessin*, Archives municipales, 2 S 209.

La Pantomime, pastel sur toile 1,32 x 0,82, signé non daté, don de Joseph Vitta au musée des Beaux-Arts Chéret

Ce tableau reprend les personnages classiques du carnaval, on y trouve Pierrot, un arlequin masqué, un personnage costumé du genre polichinelle et une Colombine devenue Chérette.

La composition rappelle celle des grands peintres baroques, les personnages se distribuent selon deux lignes ascensionnelles montant l'une rectiligne du bas à droite jusqu'à la moitié du tableau, l'autre du bas gauche jusqu'au bord droit soutient l'ascension de Chérette et de Pierrot. Les mouvements de ces derniers et l'expression de leur visage, accentuent l'atmosphère de gaieté tandis que le Masque et Polichinelle ont des visages d'un caractère plus ambigu. Les couleurs de leurs vêtements respectifs contribuent à donner cette impression : blancs et jaunes pour Pierrot et Chérette ce qui renforce le caractère heureux des personnages ; ils sont sombres pour l'Arlequin masqué, en opposition rouge et vert pour le Polichinelle.

Les couleurs du fond disposées en large touches colorées participent au tourbillon ascensionnel, il fait partie de la fête.

Le titre « La pantomime », nous signale qu'il s'agit d'artistes qui expriment sans parole, uniquement par leurs attitudes et leurs gestes, leurs sentiments et leurs idées.

Cette pantomime existe aussi en lithographie, datée de 1891, il est donc probable que cette œuvre date de cette époque. C'est aussi le moment où Jules Chéret s'installe à Nice et est émerveillé par le carnaval.

Pierre Comba (1859-1934)

C'est le peintre poète des Chasseurs alpins, de la haute montagne, de Nice et de sa région. Très sociable et possédant un excellent caractère, il est très aimé des Niçois.

Il a sillonné et peint les Alpes, il en a dégagé les aspects les plus attirants ; cimes recouvertes d'un manteau de neige, sapins d'altitude se dressant vers le ciel, eau claire serpentant dans les vallées, ciel orageux ou ensoleillé ; il a fait connaître leur grandeur sauvage et le charme des hameaux. Il a répandu l'image des héroïques Chasseurs alpins qui y figurent toujours en bonne place, criants de vérité et d'allure. Ses aquarelles unissent homme et nature dans un style à la fois rigoureux et vivant.

Il a propagé dans le monde entier l'image de Nice et du pays niçois, la splendeur de la terre et de la mer Méditerranée, les sites grandioses des Alpes.

C'est un paysagiste délicat et harmonieux, ses compositions semblent épouser le paysage, il cadre son tableau comme pourrait le faire un photographe, il sait rendre le mouvement de la troupe comme le ferait un cinéaste.

C'est aussi un excellent coloriste, les tons qu'il utilise sont très recherchés. Les couleurs sont fortes quand il s'agit de faire ressortir les vêtements, les attitudes, les mouvements, mais elles sont beaucoup plus nuancées, lumineuses, scintillantes lorsqu'il s'agit de peindre une nature empreinte de beauté et de spiritualité.

Lorsqu'il peint des militaires, il est à la fois réaliste et académique. Toutefois les soldats ne sont jamais rigides, il y a toujours une note de vie dans ses représentations. Dans les paysages, il travaille souvent par touches plus ou moins structurées, il utilise souvent la technique divisionniste, mais la pratique de façon très large et très nuancée.

Soldats à l'exercice, huile sur toile, signé non daté, musée Chéret.

Cette huile fut réalisée vers 1900, on y voit le 6e B C A au cours de manœuvres alpines sur le plateau de la Quéria au-dessus du mont Boron. Plus loin les monts Ténibre enneigés découpent la frontière entre l'Italie et la France. Au premier plan, on distingue un sergent, un caporal et des chasseurs qui croisent deux civils.

Nous nous trouvons en contre plongée pour admirer les soldats qui se découpent sur un chemin d'un jaune franc baigné de soleil. Ce chemin est travaillé en perspective et le point de fuite vient buter sur la roche réalisée en arc de cercle pour laisser place à gauche aux monts enneigés.

Les soldats s'égaillent donnant la profondeur, l'ombre est courte, le soleil tape, les couleurs sont peu nombreuses : le gris des visages et le gris bleu des uniformes se fondent dans le jaune ocre du chemin relevé d'un peu de carmin pour les roches. En contraste, les montagnes au loin sont faites de mille couleurs très nuancées qui font penser aux impressionnistes, la forme en est préservée car les touches descendent vers la vallée.

Le dessin des soldats est net, le paysage est interprété beaucoup plus librement, c'est le contraste qui met en valeur la force des soldats, la beauté de la montagne.

Les soldats en marche sont admirés par deux passants dont l'un placé en biais vient sans doute de se retourner pour nous faire partager ce moment unique et en effet nous admirons d'autant plus les soldats qu'ils ne sont pas rigides, figés ; on sait que ce régiment était réputé pour sa discipline, mais aussi pour le sens des responsabilités de ses membres, leur capacité à faire face et à prendre des initiatives. Comba y exprime son respect des valeurs morales, mais aussi l'exaltation de l'homme et de son idéal. Un certain romantisme se dégage de ce tableau représentant des hommes énergiques au sein d'une nature ensoleillée, on pense aussi au tableau de Turner « Hannibal franchissant les Alpes » de 1812.

Gustave Adolphe Mossa (1883-1971)

Un enfant choyé, surprotégé qui semble pourtant avoir rencontré très tôt des problèmes psychologiques. Il fit de fructueux voyages à l'étranger avec son père Alexis. Les débuts furent difficiles, c'est à Paris qu'il connut ses premiers succès. Sa peinture symboliste traduit ses difficultés à vivre et à faire face à l'acceptation de la féminité.

Rémy Casiglia écrit : « Gustave Adolphe Mossa a été peintre, musicien, poète, dramaturge, etc... Passant avec aisance du pinceau à la plume, il a produit une œuvre où s'interpénètrent les mots et les images ».

Gustave Adolphe a peint les paysages niçois. Peintre symboliste, il reprend les thèmes religieux de Salomé, Judith et Holopherne, Dalila ou celui à la mode alors de Pierrot pour illustrer sur des registres variés, les difficultés d'être du XIXe siècle finissant et son incapacité à accepter la féminité. Mossa exprime abondamment les thèmes symbolistes du refus de la femme. Mossa met ainsi en lumière ses propres problèmes. Le sujet du tableau, c'est lui, c'est son propre inconscient qu'il projette et sans aller jusqu'au délire des Surréalistes et d'un Dali, il réalise certainement pour lui même une autothérapie.

Illustrateur, il s'inspire de Suétone pour montrer la décadence de la société gréco-romaine, des personnages de Shakespeare et des œuvres de Schumann.

La composition illustre l'idée et l'exaltation littéraire qui l'accompagne chez le peintre. Le dessin net des personnages principaux met en relief les disproportions, les caricatures, l'hypertrophie de certains traits et fait ressortir les nombreux détails qui illustrent le ressenti affectif de Mossa. On note peu d'utilisation des perspectives, mais plutôt des dégradés de tons qui dégagent les différents plans. Il représente les têtes de mort et les mains sans squelette, comme Rops il préfère les faire sortir d'un vêtement, d'une tenture.

Il utilise souvent peu de couleurs et des tons assez pâles, ainsi la pâleur de Pierrot et la blancheur du fard lui donnent un teint plâtreux et illustrent les côtés androgyne, narcissique et décadent du personnage. Gustave Adolphe se sert beaucoup de l'or, soit en fond, soit pour rehausser et anoblir l'image ; dans une explication qu'il donne pour le Lotus, il voit la femme s'élever d'une onde clapotante et scintillante... dans une harmonie de vert, de bleu et de traits d'or. Il est certain qu'il a fait un travail approfondi sur les effets des couleurs, de leur rappel et de leur juxtaposition.

Ses représentations symbolistes sont très personnelles. Il emprunte aux Nabis l'usage de l'aplatissement et du cernage. Il se sert souvent de l'aquarelle dont il tire parti avec bonheur. Il en joue avec minutie, utilisant l'effet des matières entre elles : le papier, l'encre, la couleur sont des éléments libres qui s'associent à leurs manières, il cerne la dissolution du réel émergeant d'une vibration de tâches colorées pour exprimer l'atmosphère d'une scène, ainsi des tâches de sang de *Salomé, les mains coupées*. Il associe le pastel, la gouache, l'aquarelle, le crayon en frottis, la mine de plomb.

Il est fidèle à l'Art nouveau pour montrer la grâce ondulante du corps féminin. L'art japonais l'influence dans son graphisme, sa composition, la stylisation des personnages et les ruptures d'échelles.

Le fruit de Chair ou Salomé au plateau, dimension 50 x 38, aquarelle de 1904, musée des Beaux-Arts Chéret. On peut rapprocher cette œuvre de celle du Caravage *La décollation de saint Jean Baptiste*, Eglise Saint-Jean de la Valette à Malte

Le drame est accompli. Les trois protagonistes sont regroupés au centre du tableau, Salomé paraît inconsciente de son forfait et sans remords ; le poète écrit : « mais son cœur insouciant d'enfant perverse, l'oubli tombe comme une cendre de pardon ». Ce n'est pas la représentation traditionnelle que comprendraient mieux les Niçois.

Les trois personnages sont si proches qu'ils semblent unis dans l'aboutissement du crime, Salomé, cheveux d'or enrubannés, robe magnifique rebrodée d'émeraude et d'or, présente sans aucune gêne son forfait, mais sa main droite est de forme indistincte et la gauche est devenue pincée, elle ne s'en aperçoit même pas.

Derrière elle, Hérodiade recouverte d'un ample voile noir et la tête ornée d'une riche couronne, montre son bonheur dans un affreux rictus, sa main gauche est horriblement déformée et crochue. La tête coupée présentée sur le plat, est ornée de cheveux roux harmonieusement ondulés, le visage est calme, l'ensemble empreint de sérénité contraste avec l'expression des femmes.

Cependant le teint est déjà verdâtre et deux ovales blancs occultent les yeux. A gauche deux tiges vénéneuses rouges figurent des traces de sang ou des fleurs du mal. Les couleurs utilisées sont peu nombreuses. Le blanc, le jaune décliné en roux et en or, contrastent avec le noir du vêtement de la reine et le vert du visage du saint rappelé sur la robe de Salomé et la coiffe de la reine.

Deux femmes une jeune et une vieille sont représentées, perverses quelque soit l'âge, c'est cette représentation de la femme qui importe à Mossa comme à Merlet.

On est en plein symbolisme. L'histoire de Jean Baptiste n'est plus que le prétexte à l'expression de la vision du peintre.

Pierrot s'en va, huile sur toile, dimension 80 x 65, 1906, daté et signé dans un cartellino, musée des Beaux-Arts Chéret.

On pourrait parler des sujets de ce tableau : le Pierrot, victime ou criminel, la femme infidèle qui l'abandonne, la ville véritable prostituée représentée par la bacchanale des femmes nues, la fête et la luxure symbolisées par les lampions, les nombreuses églises qui témoignent de la ferveur des habitants.

La composition est complexe, on a au premier plan une structure biaisée qui met en relief un Pierrot en grande dimension. Mossa qui l'arme d'un poignard en fait à la fois un criminel et une victime. Tout de blanc vêtu, d'une élégance raffinée avec son habit blanc bien coupé et sa collerette de dentelles, il est androgyne, narcissique, malheureux dans son statut d'amoureux trompé. La femme est soutenue par son nouvel amant, elle est vêtue de blanc, mais le lys qui se flétrit déjà à ses pieds, nous montre qu'elle est corrompue. Les lampions de la fête font la jonction avec, au troisième plan dans une vision grand angle, la bacchanale des

femmes nues enivrées derrière lesquelles se dressent les églises. La couleur blanche dominante, fait ressortir l'or et le rouge du poignard, de la blessure, des femmes en cortège carnavalesque. L'habit noir de l'homme nous surprend, peut être Mossa veut-il le distinguer, le différencier. Le style est cloisonné et art nouveau avec des cernes et des aplats.

Le thème du Pierrot est très à la mode, il est représenté au carnaval et tous les Niçois le connaissent. Le Pierrot, criminel sans doute, mais aussi chargé du mal de vivre et des crimes des hommes, se suicide et devient victime. La femme infidèle est flétrie. Gustave Adolphe Mossa a écrit des poèmes sur le thème de la ville de Nice, qui ne pense qu'à amuser les touristes : « Nice, la prostituée est en fête ». C'est aussi à ce moment là que Jean Lorrain se plaint de la promiscuité et de la perte de ce qui faisait l'âme de Nice.

On peut se demander ce qu'en pensaient les Niçois. On est en pleine Belle Epoque, la ville a subi des difficultés économique au moins jusqu'en 1895, les Niçois peuvent se réjouir d'une certaine aisance retrouvée ou gagnée. Les sentiments doivent être mitigés.

En 1914, Nice est devenue une métropole cosmopolite et pleinement française qui toutefois, garde jalousement ses traditions ancestrales.

La peinture va y connaître un renouvellement spectaculaire grâce aux peintres qui de Saint-Tropez à Menton vont développer un nouvel art pictural, on pense à Renoir aux Collettes, aux postimpressionnistes, surtout à Van Dongen et à Dufy qui ont beaucoup travaillé à Nice.